



Gilles Rozier

Mikado
d'enfance

roman

l'antilope

⚡ puni par o me reich

Mikado d'enfance

DU MÊME AUTEUR

Par-delà les monts obscurs, Denoël, 1999.

Moïse fiction, Denoël, 2001.

Un amour sans résistance, Denoël, 2003 ; Folio, 2005.

La Promesse d'Oslo, Denoël, 2005.

Fugue à Leipzig, Denoël, 2008.

Projections privées, Denoël, 2008.

D'un pays sans amour, Grasset, 2011.

*Deux enfants de Bagdad : entretiens avec Ronny Someck
et Salah Al Hamdani*, Les Arènes, 2014.

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce livre
d'une bourse de création du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2019.

Gilles Rozier

Mikado
d'enfance

roman

l'antilope

*Qu'on sache donc que les faits
furent ce que je les dis,
mais l'interprétation que j'en tire
c'est ce que je suis – devenu.*

Jean Genet, *Journal du voleur*.

L'ardoise tenue par cette adolescente blonde indique « année scolaire 1974-1975 », mais sans la précision, l'on comprendrait au premier coup d'œil que la photo a été prise dans les années 1970. La professeure de mathématiques exhibe une coiffure à la Mireille Darc dans *Le téléphone rose*, version brune. Les cols de chemise sont pointus, les pantalons évasés, « pat' d'éph » comme on disait.

Il est assis au premier rang, le deuxième à partir de la gauche. Il a les cheveux longs mais sans outrance, une coiffure beaucoup moins exubérante que celle de ses camarades, on devine qu'il n'ose pas l'excès de ces années où pourtant presque tout est permis. Il est habillé de bleu, pantalon de toile bleue, chemise ciel, blouson bleu. La couleur dictée par sa mère. « Un enfant aux yeux bleus porte du bleu. » Il est assis au premier rang parce qu'il est petit. Il a un an d'avance. Bon élève, donc. Son corps n'est pas encore passé à la moulinette de l'adolescence alors le photographe ne l'a pas placé à côté de Vincent et de Pierre, le blond et le brun

debout au dernier rang, les deux seuls garçons sur la ligne de crête parmi une série de filles longues comme des tiges de marguerites : Pascale, Christine, Ghislaine, Éva, Josiane, Marylène. Peut-être est-il devant, collé à la prof de maths, parce qu'il est bon élève, un peu fayot même, il a toujours aimé l'école, il adorait le maître en primaire, et à présent les professeurs du collège. En classe, il est souvent le premier à répondre. Sur son visage, un sourire à peine esquissé. De la tristesse dans son regard. On me le dit encore : j'ai une tristesse dans la pupille dont je ne parviens pas à me départir. Car lui, c'est moi. Enfin pas tout à fait. Un moi à plus de quarante ans de distance, un collégien dont je ne me souviens guère, un garçon encore niché auquel je n'ai plus vraiment accès. Il s'est perdu dans le lointain pays de l'enfance, dans l'épais brouillard des années passées. Elles se sont agglomérées les unes aux autres et ont laissé une masse de souvenirs et d'oublis, série de flashes aspirés par une matière noire, un flou dans lequel il faut sans cesse poser des balises afin qu'il ne se transforme définitivement en chaos.

J'ai un souvenir très vif de la mort du général de Gaulle en 1970. Je me souviens du visage de mon père quand il a appris la nouvelle à la radio. Il perdait son

père spirituel, celui qui accompagnait sa vie depuis l'enfance. Je ne comprenais pas très bien comment la mort d'un chef d'État pouvait tant l'affecter et je me suis tu, me contentant d'observer.

Je me souviens du slogan clamé sur toutes les ondes après la première crise pétrolière, celle de 1973. La France s'est lancée dans la chasse au « gaspi » et les spots annonçaient : « En France, on n'a pas de pétrole mais on a des idées. »

En 1978, mon père nous promettait l'exil au Québec si l'Union de la gauche remportait les élections législatives. J'ai commencé à m'imaginer sur un traîneau tiré par des chiens, dans des forêts bien plus denses que nos forêts des Alpes et des étendues de neige bien plus immenses que les nôtres.

1979. La gauche n'était pas passée mais nous sommes quand même partis. Dans le Pas-de-Calais. Mon père y était muté. Il a fallu recommencer une vie, se faire des nouveaux amis. C'était peut-être mieux ainsi.

1975, rien. Le rien du journal de Louis XVI en date du 14 juillet 1789. Rien dans l'histoire de France, rien dans ma vie, seulement cette classe de cinquième 2 au collège de Vizille, un bourg traversé l'hiver par les skieurs de l'Europe entière en route vers l'Alpe d'Huez.

Vizille ensommeillée en aval de la grise vallée de la Romanche dont les rares habitants ne voient le soleil que quelques heures par jour en été, jamais en hiver. Vizille, son château édifié par le connétable de Lesdiguières, son collège flambant neuf construit sur le modèle d'Édouard-Pailleron à Paris. En 1973, l'incendie du collège Édouard-Pailleron avait fait vingt morts.

Il s'était passé quelque chose en 1975, mais je l'avais éjecté de ma mémoire, placé dans un recoin de mon cerveau.

Juin 1975 : avis d'un psychologue scolaire auquel je n'ai eu accès que quarante ans plus tard. « Il faut aider cet enfant à reconstruire sa confiance dans les adultes, qui a été ébranlée... »

L'enfant aux yeux bleus, lui, moi, était né dans une famille bourgeoise. Il était bon élève, je l'ai déjà dit. Je le répète parce que c'est important. C'est bien, d'être bon élève, mais dans une famille bourgeoise, cela semble normal. Son père était ingénieur. Plus que cela : directeur de l'usine locale, propriété d'Ugine-Kuhlmann, l'usine de Jarrie, *lusine*, qui employait la moitié de la région et donc, la moitié des pères d'élèves du collège, plus de la moitié, à fabriquer du chlore et de la soude à partir de sel. Ses colonnes à distiller

émettaient une infime fumerolle qui virevoltait quelques secondes avant de s'évanouir. Une nuisance à peine perceptible, en apparence. Mais ces vapeurs si discrètes à l'œil diffusaient une forte odeur de chlore. Mon père décrivait ce gaz comme très volatile et particulièrement odorant. Pour excuser son activité professionnelle, il disait que quelques particules suffisaient à parfumer des kilomètres cubes d'atmosphère. Les visiteurs, pris à la gorge par cette odeur acre, utilisaient le verbe « empes-ter ». Ce n'était pas mon vocabulaire car j'aimais cette senteur et je l'aime toujours. Quand je débouche une bouteille d'eau de Javel, c'est le parfum de mon enfance qui s'en échappe.

Je ne comprenais pas pourquoi *lusine* s'appelait UGINE-Kuhlmann et non Usine Kuhlmann.

J'avais passé ma petite enfance entouré de poupées. La première m'a été offerte quand j'avais trois ans, à ma demande. À ma demande très insistante. Je crois même que j'ai dû pleurer pour qu'on me l'offre, après avoir passé un dimanche après-midi à jouer avec celle d'une fille d'amis de mes parents. Barbie n'était pas encore à la mode. À cette époque, on n'osait pas donner à des

jouets des noms de tortionnaires nazis, on gardait les démons enfermés dans leurs boîtes.

L'anorexie n'avait pas encore touché le monde des petites filles. Les poupées étaient rondelettes, leurs cuisses boudinées, et j'en avais reçu une bien grassouillette. Il y en avait eu deux autres, plus tard, aux chairs en plastique tout aussi généreuses et aux regards bleus, car ma mère les avait choisies. J'avais passé mon enfance avec ces trois petites filles miniatures. Je m'en occupais beaucoup, je les coiffais, les habillais et les déshabillais. Ma mère m'avait appris à coudre sur la machine héritée de son propre père et je leur confectionnais des vêtements dans les chutes de tissus qu'elle achetait pour fabriquer de nouveaux rideaux ou rajeunir une doublure. Le soir, je les couchais à la tête de mon lit, à côté du nounours que je chérissais depuis la naissance et dont un des pieds commençait à perdre sa mousse. Comme je n'étais pas grand, je n'occupais pas toute la longueur du matelas, alors je leur ménageais une place.

Le matin au réveil, à midi à l'heure du déjeuner, au goûter, le soir avant le dîner, mon frère se moquait de moi et de mes trois poupées. J'avais essayé de me passionner pour le rugby, comme lui, et pour les soldats de plomb, comme lui, mais rien ne remplaçait le

plaisir de jouer avec mes poupées, seul ou en compagnie de Christine, Ghislaine, Éva, Josiane, Marylène, les filles du quartier. Et quand je ne jouais pas à la poupée, c'était à l'élastique avec Christine, Ghislaine, Éva, Josiane et Marylène, et je passais mes dimanches après-midi à écouter des chansons de Claude François dans le garage de Ghislaine transformé, après l'ajout de deux banquettes récupérées sur des épaves de voitures, en salle de jeu pour les enfants, à chanter *Le lundi au soleil*.

J'étais Claude François, les filles du quartier étaient mes Claudettes. Mon frère avait inventé un adjectif afin de qualifier mon comportement : j'étais *filliste* et il n'était pas question pour lui de partager quoi que ce fût avec ce petit frère *filliste*.

1974, ça me revient. Un jour de tempête, un faux plafond s'est effondré dans une salle du collège de Vizille. Quelques tonnes de placoplâtre se sont écrasées sur les tables et les chaises. Bel accueil pour l'entrée en sixième de l'enfant aux yeux bleus. Par chance, cela s'est passé entre « midi et deux », comme on disait. Les collégiens se trouvaient au réfectoire en train de manger frites ou purée, poulet aux hormones ou steak haché.

L'effondrement du plafond n'a pas fait de victimes, mais les représentants des parents d'élèves provoquèrent

un sacré barouf. À cause d'Édouard-Pailleron, bien sûr, son jumeau mort, son membre fantôme. Ils avaient harcelé le principal du collège. Ils avaient écrit au rectorat. Ils avaient même lancé une grève. Les parents avaient refusé d'envoyer leurs enfants à l'école pendant un mois. Il s'agissait de la vie de leur progéniture, on ne transige pas avec cette question. L'association de parents d'élèves avait exigé des travaux. Ma mère était aux avant-postes de ce combat. Le rectorat avait commencé par faire la sourde oreille, pas de budget, mais comme la grève se poursuivait, comme les quotidiens nationaux, la radio et même la télévision qui ne comptait que deux ou trois chaînes s'étaient emparés du sujet, le ministère avait fini par flancher. Il avait alloué des crédits d'urgence afin de remplacer les faux plafonds de la quarantaine de classes du collège. Les élèves étaient ravis : un mois de vacances en pleine année scolaire. Je m'en étais réjoui pour faire comme tout le monde, comme les autres garçons, comme Vincent et Pierre, pour ne pas paraître trop *filliste*. Mais je me suis senti puni, j'aimais l'école, je m'ennuyais le jeudi et le dimanche dans la maison de mes parents.

C'est ma mère qui m'avait annoncé les travaux. Elle avait croisé le fer plus d'une fois avec le principal, dans des réunions, dans des piquets de grève au portail du

collège, je crois qu'elle l'avait traité d'irresponsable, de lavette à la botte du ministère, de collabo, peut-être même d'assassin.

Ce jour de 1974, le ciel avait failli tomber sur la tête de la sixième 2. La classe de l'enfant aux yeux bleus. À trente minutes près, j'aurais pu mourir dans l'effondrement du faux plafond, en compagnie de mes camarades. Vincent, Pierre, Pascale et les autres de la photo.

Pour moi, c'est l'année suivante que le plafond s'est vraiment effondré. À la fin du printemps, alors que la campagne resplendissait autour du collège, les cerisiers étaient en fleurs, les prairies à flanc de coteaux verdissaient et moi, j'ai pris un coup de massue. *Ça s'est passé là, en ce lieu, au collège de Vizille.*

Le collège s'appelait les Mattons avec deux t, mais à l'oreille, le nom donnait la sensation d'une prison. Qui avait eu l'idée de donner à l'établissement le nom du quartier? Quel conseil municipal de cette mairie communiste, quel recteur d'académie avait préféré ces relents pénitentiaires au souvenir d'un prestigieux homme de lettres? Comment s'était-on mis d'accord sur ce nom déplorable? Peut-être s'y était-on résigné justement parce que le maire communiste et le recteur gaulliste n'avaient pas réussi à s'accorder sur un autre

nom. François Mauriac, mort en 1970, récusé par le maire? Gorki, Gagarine, peut-être même Lénine, rejetés par le recteur?

Nous n'habitons pas Vizille mais à sept kilomètres, à Champ-sur-Drac, un village au confluent de la Romanche et du Drac. Cité du Sert, précisément. À gauche de la route, montant au vieux village, se nichait à flanc de coteau un ensemble de maisons mitoyennes pourvues d'un jardinet, occupées par les ouvriers et les agents de maîtrise de *lusine*. Des maisons appartenant à *lusine*, qui les louait à ses employés pour un faible loyer. Ghislaine habitait là, avec ses parents, son frère et sa sœur. Juste derrière le petit salon très encombré – un énorme poste de télévision en couleur trônait au milieu –, les filles partageaient une chambre, deux lits individuels parfaitement alignés, deux couvre-lits en piqué de coton rose formant un motif en vagues. Rien à voir avec l'intérieur de notre maison. Chez mes parents, une pièce de quarante mètres carrés accueillait d'un côté une vaste salle à manger et de l'autre un salon donnant sur la terrasse. Les meubles étaient sobres et peu nombreux, juste ce qu'il fallait pour faire chic, bonnetière en noyer massif héritée d'une arrière-grand-mère paysanne, quelques fauteuils crapauds. La télévision en

noir et blanc était dissimulée par souci de convenance dans la bonnetière dont nous ouvrons l'unique porte le dimanche midi pour regarder *la Séquence du spectateur* et *Monsieur Cinéma, les Dossiers de l'écran* le mardi soir, *Au théâtre ce soir* le vendredi.

La maison de Ghislaine se trouvait à gauche de la route, côté ouvriers. La nôtre était à droite, côté ingénieurs, plantée au milieu d'un jardin de mille mètres carrés. Elle ressemblait à la maison de *Mon oncle*, le film de Jacques Tati, pourvue de rambardes en plastique rouge, de fenêtres qui ne s'ouvraient pas latéralement mais se basculaient, de volets en métal. Mon frère et moi dispositions chacun d'une vaste chambre. Nos chambres étaient voisines pourtant lui ne venait jamais dans la mienne. Et il m'interdisait l'accès à la sienne.

De notre terrasse s'offrait au regard une longue chaîne de montagnes, le massif du Vercors dont mon père racontait qu'il avait été un haut-lieu de la Résistance. Ah, la Résistance! Elle constituait le regret de sa vie. Durant l'Occupation, il était trop jeune pour prendre le maquis. Il a dû se contenter de contempler le Vercors, de rêver à ce qu'il aurait pu y faire s'il avait eu quelques années de plus. Alors quand, en juin 1944, les maquisards ont déployé, sur le bord du plateau, un immense